



Réception d'André Guyaux

DISCOURS DE D'ANDRE GUYAUX

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 16 MAI 2015

Vous évoquiez, Monsieur, mes études à l'université de Bruxelles. Je les ai commencées en octobre 1968, quelques mois après les événements de mai. L'été avait calmé les esprits mais il restait de la fièvre dans l'air. Je découvrais un nouveau monde, la ville, l'université. C'était la fin de l'adolescence, j'y pense avec émotion. Et je pense à l'enseignement que j'ai reçu dans le département de philologie romane de l'Université de Bruxelles. Tous ceux qui ont connu cet âge d'or du haut enseignement littéraire dans notre pays en sont restés imprégnés : il y avait quelques grands maîtres et une formidable équipe. Raymond Trousson en faisait partie. Il avait un peu plus de trente ans. Il était l'assistant de Roland Mortier, qui faisait un grand cours d'histoire de la littérature française, consacré cette année-là au roman. Le cours embrassait un peu plus de huit siècles, de la chanson de geste au Nouveau Roman. C'était ambitieux. Mais l'enseignement universitaire, à l'époque, pouvait se fonder sur des connaissances acquises dans l'enseignement secondaire, ce qui n'est plus tout à fait le cas. Le rôle de l'assistant pouvait être de suppléer le professeur. C'est d'abord dans cette fonction que j'ai connu Raymond Trousson : il remplaçait occasionnellement Roland Mortier, pour quelques heures de cours. On devinait entre eux une relation de confiance et d'amitié, à laquelle ils sont restés fidèles toute leur vie et qui suscitait l'admiration. Roland Mortier nous a quittés le 31 mars dernier et je ne peux m'empêcher de l'associer au souvenir de celui qui fut son principal disciple.

J'ai eu la chance, dans mes quatre ans d'études à Bruxelles, d'assister à plusieurs cours de Raymond Trousson. J'ai suivi en deuxième année son cours sur Rousseau. L'auteur des *Confessions* était devenu depuis quelques années son port

d'attache dans le XVIII^e siècle. Et puis, en licence, j'ai suivi son cours sur l'utopie, dont il allait faire l'un de ses grands livres, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, publié en 1975, plusieurs fois réédité.

Raymond Trousson gardait une distance critique devant les utopistes et leur rêve éveillé. C'est en vain, expliquait-il, qu'ils veulent diriger, ou dévier, le cours de l'histoire. Il avait en revanche, quand il parlait de Rousseau, un autre point de vue. L'auteur des *Confessions* le fascinait et il nous faisait partager cette fascination. On pouvait comprendre qu'il préférât l'autobiographe et le romancier au théoricien de la politique. Dans les couloirs, après le cours, nous en parlions. C'est la première controverse littéraire à laquelle j'ai participé. Il y avait les anti-Rousseau et les pro-Rousseau : nous n'avions pas vingt ans mais nous savions déjà comment radicaliser nos jugements jusqu'à les rendre absurdes.

Le cours de Raymond Trousson était très construit, il était un miroir de la vie et de l'œuvre de Jean-Jacques, mais il arrivait à l'orateur d'oublier ses notes et de paraphraser un extrait des *Confessions*. Je l'entends encore nous raconter l'épisode de Venise et citer l'irrésistible réplique de Zulietta, si célèbre que j'ai presque honte moi-même de la citer à mon tour : « *Lascia le donne e studia la matematica.* » Quelques-uns d'entre nous rentrions d'un séjour linguistique en Italie ; nous pouvions donc comprendre, ne serait-ce que littéralement, ce que la jeune courtisane vénitienne voulait signifier à son partenaire décevant. Raymond Trousson s'interdisait la digression mais il aimait illustrer son propos par un apologue. Ceux qui l'ont connu s'en souviennent : il était un merveilleux conteur, à la diction nerveuse et ferme, à la voix claire et grave.

Il a lui-même avoué qu'il avait contracté le « virus rousseauiste » — ce sont ses termes — dans les années soixante. Son premier article est de 1960, son premier article sur Rousseau de 1967. Il avait écrit sur d'autres auteurs et consacré sa thèse au mythe de Prométhée, ce qui ne le préparait pas spécialement à la lecture de Rousseau. Il est devenu, vous le savez, la référence sur Rousseau ; il lui a consacré une grande partie de ses enseignements, de nombreux articles, une quinzaine de livres, il a dirigé l'édition de ses *œuvres complètes*, dite du tricentenaire, il a fédéré les études rousseauistes. Il s'est aussi intéressé à la postérité de Rousseau. La « fortune » des grandes œuvres du XVIII^e siècle est une des directions qu'a prise le grand chercheur qu'il était, le chercheur insatiable. Il l'a

fait en collecteur de documents, en historien, en comparatiste. Pour lui, Rousseau, Voltaire ou Diderot sont des sujets qui débordent de leur siècle, ce sont aussi des légendes, des images, des controverses, des découvertes et d'éternels débats, bien au-delà du XVIII^e siècle. D'une manière générale, il voulait que le XVIII^e siècle déborde jusqu'à nous.

On peut discuter l'idée qu'il avait, par exemple, d'un XIX^e siècle « hanté par le XVIII^e siècle » ou du romantisme comme prolongement des Lumières, mais il aimait le temps long. « J'aime ce qui dure, et persiste dans le devenir », écrivait-il. Il voyait l'histoire littéraire comme un grand courant, il lui appliquait le *Panta rhei* d'Héraclite et il prenait de la hauteur pour l'envisager. « À vous lire, on respire l'air de l'altitude », lui disait Roland Mortier en le recevant ici même, le 19 avril 1980.

Il avait de la hauteur de vue et de l'ouverture d'esprit, et s'interrogeait sur ce qu'il faisait. Il n'a pas écrit ses *Confessions* mais il s'est livré à l'exercice autobiographique à quelques rares occasions, notamment pour une enquête menée par le Centre d'étude du XVIII^e siècle sur le thème : *Être dix-huitiémiste*¹. Il répondait alors en s'affirmant dix-huitiémiste mais en ouvrant les perspectives : « Dix-huitiémiste donc, mais pas seulement », disait-il. Il avait la certitude que l'esprit du XVIII^e siècle, « les lumières » comme on dit, continuent de nous éclairer.

Raymond Trousson était attaché à une tradition, celle de l'histoire littéraire. Il est resté, non pas indifférent, mais peu enclin à céder à la spéculation théorique — encore qu'il ait brillamment contribué à fixer les méthodes de recherche en littérature comparée. Il a cette belle formule dans l'enquête dont je parlais : « Si l'histoire littéraire n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Il fut le témoin de quelques révolutions, à l'Université ou dans la critique, au moment où sa carrière se dessinait dans les années soixante. Il observait ces révolutions en historien. Il était curieux de tout, comme les encyclopédistes, et sceptique devant ce qui prétendait changer le monde ou la vie. Il avait d'ailleurs l'humour des sceptiques. Lorsque j'étais étudiant, il existait un cours en trois volets, qui portait un nom magnifique : « Encyclopédie de la philologie romane ». J'imagine qu'il a disparu. Albert Henry assurait la partie philologique, Jacques Pohl la partie linguistique, Raymond

¹. Raymond Trousson, « Les chemins du XVIII^e siècle », dans *Être dix-huitiémiste*, témoignages recueillis par Carol Blum, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2007, t. I, p. 7-29.

Trousseau le volet d'histoire et de critique littéraires. La « contestation » de mai avait eu quelques cibles, comme l'histoire littéraire, le cours magistral, ou la bibliographie, qu'il fallait mémoriser, celle des usuels dont la recherche a besoin. Raymond Trousson nous l'enseignait. Il avait proposé sa révolution à lui, qui consistait non plus à nous faire apprendre de mémoire la nomenclature des grands instruments de travail, mais nous demander de les transcrire sur des fiches. Nous arrivions à l'examen chargés de fichiers comme de valises. Nous étions de petits bibliothécaires ambulants. Les fiches remplaçaient la mémoire. Raymond Trousson avait fait cette concession à l'air du temps, avec son flegme et son humour.

Était-il à contre-courant ? J'ai tendance à le croire, mais je ne voudrais pas le simplifier ni imprimer une direction déterminée à sa singularité. Car il était un homme singulier. Il avait quelques fortes convictions, affirmées sans complexe. Il croyait aux faits, aux documents, aux méthodes éprouvées de l'historien, à la recherche individuelle mais aussi à la collaboration bien conçue. Il croyait surtout à la transmission du savoir. Son héritage vit parce qu'il a su partager et transmettre. Ceux qui ont été ses élèves, celles et ceux dont il a été le directeur de recherche, savent de quoi je parle — je parle de sa disponibilité, de sa générosité, de son ouverture d'esprit. Il croyait aussi au travail, comme à une hygiène de vie : Roland Mortier, en l'accueillant, saluait, je le cite, son « exceptionnelle capacité de travail » : elle pouvait étonner en effet, susciter l'admiration ou la jalousie. Il aimait le travail, jusqu'à confesser son « allergie aux vacances », une allergie qu'il recommandait à tous les chercheurs. C'est aussi qu'il avait atteint ce parfait équilibre entre le travail et le loisir, qui n'est rien d'autre que l'identification de l'un à l'autre. Il travaillait vite et bien, comme il marchait, d'un pas rapide et ferme. Il traversait la vie comme on traverse la rue, en enjambant les obstacles et en pressant le pas. « Le Temps mange la vie », dit le poète. Raymond Trousson dévorait le temps.

Il avait commencé des études de philologie classique. Il semble avoir été découragé par la complexité de la grammaire grecque. L'année suivante, il s'est inscrit en philologie romane. Mais il fera un mémoire de fin d'études sur Antigone et une thèse sur Prométhée. L'Antiquité lui transmettait le goût des grands mythes et c'est le contact avec les textes grecs et latins qui déterminait son ancrage

comparatiste. Son premier article est consacré à une version romantique d'Antigone, celle de Ballanche ; le second à l'*Antigone* de Brecht. Son troisième article — nous sommes en 1960, il a vingt-quatre ans — est une étude thématique de l'œuvre de Ghelderode. Son intérêt pour la littérature française de Belgique s'est donc manifesté très tôt. On sait quel rôle éminent il a tenu dans ce domaine. Il fut là aussi un grand fédérateur. Et un grand éditeur, le plus souvent sous une forme simple qui consistait à choisir une œuvre, à l'éditer et à la préfacer. Parmi toutes les formes de la critique et de l'histoire littéraire, il eut pour la préface, comme pour la biographie, une affection particulière, parce qu'elles pouvaient correspondre à l'idée qu'il se faisait de la bonne vulgarisation. Il a coordonné un *Dictionnaire des lettres françaises en Belgique*. Il a longtemps assuré à l'université de Bruxelles un enseignement de la littérature française de Belgique et dirigé de nombreux travaux dans ce domaine, dont il voulait montrer la richesse et la diversité. Il a édité et préfacé De Coster, Rodenbach, Lemonnier, Gilkin, Baillon, Eekhoud, Destrée, organisé des rencontres sur Van Lerberghe, sur Verhaeren, sur Ghelderode, sur les revues et les mouvements, sur la Jeune Belgique, sur le naturalisme et le symbolisme belges. Il aimait révéler, faire connaître les textes. Chez lui, le vulgarisateur, au sens noble du terme, prolongeait le chercheur. Il considérait qu'atteindre un autre public, a priori moins averti, et en quelque sorte le convertir, faisait partie de la mission du professeur et du chercheur.

Dans la littérature, sans doute préférait-il la prose, les essayistes, les romanciers, — on connaît dans le registre de la vulgarisation d'excellence, ses deux volumes de la collection « Bouquins » rassemblant des *Romans libertins* et des *Romans de femmes du XVIII^e siècle*. Sans doute préférait-il la clarté à l'obscurité, les idées que les siècles classiques nous ont transmises au vague à l'âme postromantique. Il aimait plaisanter sur ce sujet avec un humour provocateur. Il aimait dire qu'il n'entendait rien à la poésie. Pourtant, il a publié une belle anthologie de Verhaeren et consacré l'un de ses premiers articles, en 1963, à un vers du *Cimetière marin*. Je dirais donc plutôt qu'il avait, parmi les poètes, ses préférences. En 1980, succédant à Émilie Noulet et faisant l'éloge de l'amie et exégète de Valéry, voici ce qu'il confiait à l'auditoire. Il avait suivi les cours d'Émilie Noulet sur la poésie moderne. C'est l'un de ces apologues où il excellait :

Émilie Noulet nous l'avait enseigné, c'était sa formule : la poésie commence à Baudelaire. J'avais dix-neuf ans et savais par cœur les romantiques. À l'examen, surmontant ma timidité, je lui jetai bravement : « Pour moi, Madame, la poésie finit à Baudelaire. » Elle eut un sursaut, laissa choir ses lunettes, heureusement retenues par un cordon en sautoir. J'attendais la foudre. Mais elle me répondit, amusée et narquoise : « Vous croyez ? Eh bien, je vous conseille de le démontrer. »

Raymond Trousson partageait l'avis de Nabokov, pour qui les chefs-d'œuvre témoignent de la fin d'une époque et non pas du commencement d'une autre époque : *La Divine Comédie*, *Les Fleurs du mal*, la *Recherche du temps perdu*. Il préférait les poètes qui, comme Baudelaire, parlent encore la langue de Racine. L'historien des utopies avait éprouvé cette vérité : on construit une cité de rêve non pas pour bâtir l'avenir mais pour conserver. L'utopie est la sœur de la nostalgie. Elle naît, nous dit Raymond Trousson, d'un « sentiment tragique de l'histoire ». L'utopiste, comme Prométhée, tente d'échapper à la malédiction. Raymond Trousson explique, tout au long de son livre sur le thème de Prométhée, en suivant les métamorphoses du voleur de feu, qu'Eschyle est toujours là et qu'il a donné « l'expression la plus parfaite et la plus profonde du mythe ». Le monde bouge, mais rien ne change.

Raymond Trousson était né dans une famille modeste, d'un père français, qu'il a perdu durant ses études, et d'une mère belge, qui s'est dévouée pour lui. Il avait la passion du travail mais il en connaissait aussi la nécessité. Il était une encyclopédie vivante dont nous pouvons toujours tourner les pages puisqu'il nous reste de lui tout ce qu'il a écrit, et l'image d'un grand chercheur, d'un honnête homme et d'un cœur généreux.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

André Guyaux, *Réception d'André Guyaux. Séance publique du 16 mai 2015 [en ligne]*, Bruxelles,

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur :

<www.arlfb.be>